

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

INFANTERIE ET CAVALLERIE

VERCONSIN, EUGÈNE

Comédie — 1882

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

INFANTERIE ET CAVALERIE	5
-------------------------------	---

INFANTERIE ET CAVALERIE

SCÈNE PREMIÈRE

SIMON *(seul, à la cantonade)*

Adieu, Marie.

(La voix s'éloigne.)

(au dehors)

UNE VOIX DE JEUNE FILLE *(au dehors)*

À ce soir, grand-père.

(Souriant.)

(Il va respirer le rosier posé sur sa table.)

(On frappe à ta porte.)

(Entre Mathias, tenant quelque chose de caché sous son mouchoir.)

SIMON *(au public)*

C'est ma petite fille, Messieurs, c'est toute ma famille, depuis que j'ai perdu mon pauvre fils. Chère petite Marie ! Elle n'a pas seize ans, et tra-

vaille déjà comme une femme. Elle dit qu'elle veut à son tour aider son
grand-papa, qui a pu l'élever, grâce à la pension de sa croix et à sa re-
traite. Elle va se promener avec lui le dimanche ; elle le soigne et lui fait
de la tisane quand il est malade, le gâte en tout temps. Et lui donne des
fleurs le jour de sa fête ! Comme ça sent bon les fleurs données par nos
enfants ! Ça embaume le coeur, quoi ! Qui va là ?

10

SCÈNE II

Simon, Mathias.

MATHIAS

Bonjour, Simon.

SIMON

Mathias !... Bonjour, mon vieux Mathias... Comment vont les rhumatismes ?...

(Soulevant son bras gauche avec lenteur.)

MATHIAS

Heu ! Heu ! Nous aurons de la pluie demain, Ce bras-là pèse cent livres.

15

SIMON

Tiens ! J'aurais parié que nous aurions du beau temps ; ma jambe droite est aussi gaillarde que sa soeur.

MATHIAS

Tu ne souffres jamais comme tout le monde, toi.

SIMON

Mauvaise langue !... Qu'est-ce que tu caches là ?

MATHIAS

Eh bien ! N'est-ce pas aujourd'hui la Saint-Simon ?... C'est aujourd'hui
la Saint-Simon, et je t'apporte mon cadeau. 20

(Regardant le cadeau.)

SIMON *(ému)*

Brave Mathias ! Une tabatière !

MATHIAS

Avec le portrait du grand homme. Est-il assez ressemblant, hein...

SIMON

Étonnant. Tu l'as donc vu de près, toi ? Moi, je n'ai jamais eu cette
chance-là. 25

MATHIAS

Moi non plus. Quand je dis qu'il est ressemblant, je dis qu'il ressemble...
à ses portraits.

SIMON

Oh ! Pour ça, il est frappant.

MATHIAS

J'avais d'abord pensé à t'apporter un nez d'argent, mais tu m'as dit,
l'autre jour, que le tien était encore en bon état. 30

SIMON (*secouant le bout de son nez avec son doigt*)

Oh oui ! Il me fera bien encore la fin de l'année. Brave Mathias, va, de penser comme ça à son vieux camarade !

MATHIAS

C'te bêtise ! Toi et ta petite Marie, n'êtes-vous pas mes seuls amis à présent ?... À qui diable veux-tu que je pense, si ce n'est à vous ?... D'abord, quand je ne le voudrais pas, je pense à toi tous les deux jours.

35

SIMON

Qu'est-ce qu'il chante ?

MATHIAS

Mes jours de barbe. Chaque fois que je me rase, je me regarde dans le miroir ; chaque fois que je me regarde dans le miroir, je revois ma balafre ; chaque fois que je revois ma balafre, je repense à la bataille d'Eylau et chaque fois que je repense la bataille d'Eylau, je repense à toi, puisque c'est là que nous fîmes connaissance.

40

SIMON

Et dans des circonstances majeures, comme on dit mon petit Mathias avait affaire, pour le quart d'heure, à deux géants de Cosaques qui ne voulaient pas lui livrer leur drapeau. Il ne leur demandait que ça, le gourmand.

45

MATHIAS

Le plus méchant m'avait déjà allongé l'estafilade en question, que je lui avais rendue avec les intérêts.

SIMON

Et l'autre grand matin allait venger son camarade.

MATHIAS

Quand un cuirassier de la garde tombe au milieu de nous et m'enlève dans le tas. Je tenais toujours le drapeau russe, mon adversaire ne tâchait pas de son côté.

50

SIMON

Si bien que j'emporte la grappe vivante au galop de mon cheval.

MATHIAS

Et le moment d'après, mon brave Simon présentait à Murat en personne un camarade sauvé, un prisonnier russe et un drapeau enlevé à l'ennemi. - Qui qu'a pris le drapeau ? s'écrie Murât, en secouant son panache de corbillard. - C'est Simon, que je réponds. - C'est Mathias, que tu répliques... Tu as toujours eu l'esprit contrariant, toi.

55

SIMON

Et Murat nous décore tous les deux.

MATHIAS

Un rude temps, Simon, mais un beau temps !

(Il va chercher une bouteille d'eau-de-vie et des petits verres)

SIMON

Nous allons boire à ce temps-là, camarade !

60

MATHIAS *(apercevant le pot de fleurs sur la table)*

Tiens ! Depuis quand que t'as des jardins dans ta maison, toi ?

(Il tire un mouchoir de couleur de sa poche et se mouche.)

SIMON *(avec joie)*

C'est le cadeau de ma petite-fille... Elle a aussi pensé à ma fête. Et elle n'a pas seulement songé à l'agréable, mais encore à l'utile..., utile durci, comme disait mon capitaine. Elle m'a donné une douzaine de mouchoirs marqués à mon nom.

65

(Tous deux s'assoient à la table.)

MATHIAS *(attendri)*

Comme c't enfant-là comprend les besoins du coeur humain !... Et comme c'est ourlé !... Est-ce ourlé ! Veux-tu que je te dise : eh bien ! le jour de sa fête, moi je lui donnerai un châle, à ta petite Marie.

SIMON

Brave Mathias ! Mais ne va pas faire de folies au moins.

MATHIAS

Des folies ! Eh bien ! Quand je ferais des folies pour notre petite-fine, je⁷⁰ voudrais bien savoir qui m'en empêcherait. Je suis riche, d'ailleurs, puisque j'ai cinq cents francs de rente, outre ma pension. Ça me rappelle que pas plus tard qu'hier, j'ai été toucher mon revenu chez mon notaire... Car j'ai un notaire, moi!

SIMON

Eh bien ! Moi aussi, j'ai un notaire. Seulement toi, t'es le client du tien ;
moi, je suis petit clerc chez le mien, voilà toute la différence. 75

MATHIAS

Voilà !... Je te disais donc qu'hier je sortais de chez mon notaire, le gousset garni. Bah ! Que je me dis, je m'en vais me régaler. Et je m'en vais dîner au Palais-Royal..., à trente-deux sous.

SIMON

Sardanaple, va ! 80

MATHIAS

Le fait est que c'était splendide..., de lumière surtout. On voit bien clair pour quinze sous ; on mange pour le reste. Eh bien oui, mais en sortant de là, v'là qu'il me prend un remords. Comment, vieil égoïste, que je me disais, tu fais comme ça des débauches tout seul! c'est vilain, ça ! Le fait est que c'était vilain. Et je me bougonnais en descendant la rue du Bou-
loy, quand j'aperçois, auprès d'un épicier, trois petits ramoneurs en
contemplation devant un tonneau de figes sèches. Paraît qu'on aime
les figes ? Que je dis comme ça, sans avoir l'air. - Ah! oui, monchieur
l'invalid, répond le plus petit de la bande. Eh bien ! Emplissez vos
poches, mes enfants, et que ça déborde. Ils ne se le font pas dire deux
fois. Je les aide moi-même au dégât, je prenais de la main droite, pen-
dant que je payais de la main gauche... sans compter. 85
90

(Il remplit les verres.)

SIMON

C'est juste, puisqu'il est écrit que la main gauche ne doit pas savoir ce que donne la main droite.

MATHIAS

Ah ! L'épicier a compté, lui ; c'était son affaire à c't homme !... Eh bien !⁹⁵
Tu me croiras si tu voudras, mais il fallait ces figues-là pour faire passer mon dîner... Et je m'en suis été fier comme un préfet en tournée. Seulement, en rentrant chez moi, - j'avais plus le sou.

SIMON

Tu te ruineras, prodigue ! À ta santé !

(Ils boivent.)

MATHIAS

À la tienne, mon vieux. Gentille eau-de-vie que tu as là.

100

(Ils trinquent et boivent.)

(Il fait le plan de la bataille avec sa canne.)

SIMON

C'est un cadeau de mon ex-capitaine. À sa mémoire ! On ne boit ce nanan-là qu'avec des amis, des lapins qui ont vu le soleil d'Austerlitz. Voilà un beau jour. Et une belle bataille ! Je m'y vois encore. Notre corps d'armée s'avancait sur la gauche de l'armée russe.

SIMON

Non, sur la droite.

105

MATHIAS

Sur la gauche.

SIMON

Sur la droite, je le sais bien, puisque j'ai été blessé ce jour-là.

MATHIAS

Ostiné, va !

SIMON

Mauvaise tête !

MATHIAS

Tiens ! Veux-tu que je dise pourquoi tu confonds tes positions, c'est parce que t'es gaucher. Un gaucher se trompe toujours de côté, c'est son droit. ¹¹⁰

SIMON

Allons ! Bon ! Le voilà parti. Pour cinq ou six petits verres. Mon Dieu ! Comme t'as la tête faible !

MATHIAS

Vlà qu'il confond encore ! Mais c'est toi, mon pauvre Simon, qu'un petit verre étourdit. C'est vrai ! Les femmes t'ont toujours reproché de ne pouvoir supporter un verre de vin. Elles disaient : - Simon est un joli cavalier. Et de fait, tu étais un joli... Dame ! Maintenant tu n'es plus... mais autrefois tu étais un joli cavalier... Seulement les femmes te repro-
chaient. ¹¹⁵

120

SIMON (*lancé à son tour*)

Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'il dit ?... Les femmes m'ont toujours adoré, au contraire !... En ai-je fait des malheureuses, en 1810 !

MATHIAS

Nous étions jeunes alors !

SIMON

Je n'avais pas vingt-cinq ans.

MATHIAS

En 1810 ? Tu n'as donc pas tes petits quatre vingt-dix ans.

125

SIMON

Je les aurai aux vendanges.

MATHIAS

Gamin, va ! Moi je les ai eus à la Trinité. Mais les femmes me disent généralement que je ne les porte pas.

SIMON

Ah ! C'est que de notre temps on savait faire des hommes.

MATHIAS

On n'en fait plus comme nous.

130

SIMON

C'est défendu. Te souviens-tu de certaine garnison à Dresde en Saxe ?

MATHIAS

Parbleu ! Je sais bien que ça n'est pas en Picardie. Pourquoi dis-tu
Dresde en Saxe ?

SIMON

Je dis Dresde en Saxe... parce qu'on dit Dresde en Saxe... dans la société.
Te rappelles-tu Charlotte ?

135

MATHIAS *(cherchant)*

Si je me rappelle Char... Ah non ! Je ne me rappelle pas du tout.

*(Après avoir cherché autour de lui un terme de comparaison, il indique le large
cercle de ses lunettes.)*

SIMON

La belle Charlotte de Dresde... qui avait des yeux grands comme...
Comme ça.

(Avec suffisance.)

(Il regarde tour à tour les mains de Simon et les siennes.)

MATHIAS *(se ravisant)*

J'y suis... J'y suis ! Et des mains mignonnes... Plus mignonnes que ça,
par exemple. Si je m'en souviens ! Ah ! Je l'ai bien aimée cette femme-
là ! Elle me le rendait, du reste.

140

SIMON

Qu'est-ce qu'il dit encore ?

MATHIAS

Je dis : Ah ! Je l'ai bien aimée cette femme-là !

SIMON

Il bat la campagne ! Comme tu baisses, mon pauvre Mathias ! C'est moi qu'elle adorait, à preuve que je devais t'épouser, sitôt l'Europe conquise,¹⁴⁵

MATHIAS

Toi !

SIMON

Parbleu !

MATHIAS (*piqué*)

Toi !... Comme si ce n'était pas moi qui allais pas tous les matins dans la rue aux Juifs, où elle habitait. Dis un peu que je n'allais pas tous les matins dans la rue aux Juifs où elle habitait.

150

(Se levant et chancelant, avec un geste de triomphe.)

SIMON (*de même*)

Mon Dieu ! Je ne dis pas que tu n'allais pas tous Les matins dans la rue aux Juifs où elle habitait... mais c'était pour me faire la courte échelle pendant que je lui jetais des bouquets par sa fenêtre. Car je lui jetais des fenêtres par ses bouquets.... Non...

MATHIAS

Bon ! Il embrouille maintenant la fenêtre et les bouquets... Voyons, Simon ! Du sang-froid, mon ami ! Tu sais bien que c'est moi qui menais Charlotte, tous les lundis, au bal. 155

SIMON

Mais non, puisque c'est moi qui la conduisais tous les dimanches, à la comédie... Que diable ! Raisonçons, Mathias !

(Ils boivent de plus en plus.)

MATHIAS

C'est ça, raisonnons. 160

SIMON

Et suis bien mon raisonnement... Les femmes n'aiment que les beaux hommes, n'est-ce pas ?

MATHIAS

Eh bien ?

SIMON *(avec dédain)*

Eh bien ! Tu n'as jamais été un bel homme, toi.

MATHIAS

Je n'ai jamais été bel homme, bel homme, c'est possible ; mais j'avais mes agréments. D'abord les femmes m'ont toujours trouvé de la conversation. 165

SIMON

Des bêtises ! Les femmes n'ont jamais aimé des pousse-cailloux de fantassins comme toi.

MATHIAS *(se fâchant)*

Pousse-cailloux ! Mais c'est avec ces pousse-cailloux-là que Napoléon a fait le tour de l'Europe, et sans passeport, mon vieux. S'il n'avait eu, pour lui frayer son chemin, que des poulets d'Inde comme vous autres, il n'aurait seulement pas dépassé Vaugirard !... Pousse-cailloux ! 170

SIMON *(blessé au cœur)*

Tu offenses mon arme, Sargent.

(Buvant et criant.)

MATHIAS

Je lui rends justice, maréchal des logis ! Et je dis que la cavalerie n'est, bonne... qu'à monter à cheval. La vraie force de la France, c'est l'infanterie ! Vive l'infanterie ! 175

SIMON *(buvant et criant)*

Vive la cavalerie !

MATHIAS

La cavalerie ! Mais a-t-elle seulement remporté une bataille, la cavalerie ? A-t-elle jamais pris une ville d'assaut, la cavalerie ? 180

SIMON *(la main sur son sabre)*

Ah mais ! Ah mais ! Tu me manques, Mathias.

MATHIAS *(de même)*

Je te touche, au contraire, et juste...; puisque vous vous fâchez.

SIMON

Sache, mon petit tourlourou, qu'un cavalier vaut deux fantassins, c'est connu ça ; c'est dans tous les livres !

MATHIAS

À preuve que j'ai fait descendre la garde un jour à deux hussards autrichiens qui me barraient le passage. 185

SIMON

Je te parle des cavaliers français, imbécile !

MATHIAS

Ç'aurait été des cavaliers français imbéciles, que ç'aurait été absolument la même chose.

SIMON

J'en connais un qui rabattrait ta crânerie, Sargent. 190

MATHIAS

Je voudrais bien voir cela, maréchal des logis.

(Il tire son sabre.)

SIMON

Ça ne sera pas long. En garde, mon petit voltigeur.

(Il essaye vainement de tirer son sabre.)

MATHIAS

En garde, mon grand cuirassier ! Cré !!! Aide-moi donc à tirer mon sabre... Il est rouillé dans le fourreau.

(Ils se mettent en garde.)

SIMON *(l'aidant à dégainer)*

Prends garde de lui ressembler.

195

(Ils ferraillent. Tout à coup Mathias rompt la garde, il se frappe le front.)

MATHIAS

Nous verrons bien... Tonnerre ! Sommes-nous bêtes ?

SIMON

Tu recules ?

MATHIAS

Non pas, morbleu mais nous ne sommes pas des vagabonds pour nous battre ainsi sans faire nos testaments. Donne-moi de l'encre et du papier.

200

SIMON

C'est juste. En voilà.

(Il s'assoient chacun de leur côté et écrivent.)

MATHIAS *(de même)*

Merci. Achévons.

SIMON

Écrivons.

MATHIAS

As-tu fini, tête de mule ?

(Ils posent leurs testaments sur la table.)

SIMON

Oui, tête de baudet.

205

(Ils se remettent en garde, Simon fait de vains efforts pour plier le jarret.)

(Mathias porte un coup dans le vide. En ferraillant ils tournent et changent de côté.)

MATHIAS

Eh bien reprenons la conversation. Oh ! Oh ! Tu n'as plus ton jarret de vingt ans, mon camarade.

(Se frappant le front à son tour et rompant brusquement la garde.)

SIMON

Ta vue baisse, mon vieux ! Tu veux tuer les mouches, comme si nous n'étions pas en hiver. Allons, bon ! J'ai oublié de signer mon testament.

(Ils reprennent les testaments déposés sur la table en se trompant de côté.)

MATHIAS

Tiens ! Moi aussi !!!

210

SIMON *(lisant avec peine)*

Qu'est-ce que j'ai grisonné là ?

MATHIAS *(de même)*

Mais ça n'est pas mon écriture !

SIMON *(déchiffrant le testament de Mathias)*

« Si je meurs je donne toute ma fortune. à mon vieil ami Simon et à sa petite-fille. »

(Emu et dégrisé.)

MATHIAS *(lisant le testament de Simon)*

« Si je succombe, je lègue ma petite-fille à mon vieil ami Mathias. » Il me lègue sa petite-fille.

215

SIMON *(de même)*

Comme ça, si je l'avais tué, il me laissait son bien.

MATHIAS *(pleurant)*

Si je l'avais descendu, il me léguait sa petite Marie ! Ah ! C'est gentil, ça. Brave Simon, va !

(Une pause et des sanglots.)

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et pleurent ensemble. Se mouchant.)

SIMON *(de même)*

Brave Mathias ! Dans mes bras, mon ami, dans mes bras. Voyons ! Ne pleure donc pas comme ça, l'argent. 220

MATHIAS

C'est plus fort que moi, maréchal des logis ! Quand je pense que nous allions peut-être.... Faut avouer que je suis un fier animal.

SIMON *(dememe)*

C'est moi qui suis une bête... Brute... D'abord, je te taquine toujours... et pour des bêtises encore. 225

MATHIAS *(vivement)*

Mais non ! Puisque c'est moi qui ! Au fait, maintenant que je me rappelle, c'était bien toi que Charlotte aimait.

SIMON

Non ! À présent je me souviens, c'est toi qu'elle préférerait.

MATHIAS *(avec impatience)*

Je te dis que non !

SIMON *(avec colère)*

Je te dis que si ! 230

MATHIAS

Je te dis.

(Ils se regardent et se mettent à rire.)

SIMON

Eh bien ! Allons-nous recommencer ?

MATHIAS *(confidentiellement)*

Tiens ! Veux-tu que je te dise ? Charlotte ne nous aimait ni l'un ni l'autre.

(Chant de jeune fille dans la coulisse.)

SIMON

À moins qu'elle ne nous ait préférés tous les deux.

235

MATHIAS

Silence, mauvais sujet ! Voici ta petite Marie.